

communiquer oralement au duc de Friedland. Le jésuite luxembourgeois le pria de faire un accueil bienveillant au messager et aux avis de Tilly qui s'était toujours montré très dévoué à Wallenstein. Lamormain espérait que le général sauvegarderait les intérêts de la religion et le bien de la Maison d'Autriche. Mais Wallenstein n'avait pas oublié le rôle joué par Lamormain à Ratisbonne. Vitelleschi, général de la Société, engagea le jésuite luxembourgeois à faire son possible pour regagner la bienveillance du duc de Friedland, tout en essayant de le détourner de ses marottes astrologiques (97). Lamormain dut toutefois lui répondre qu'il était impuissant contre cette superstition (98). La méfiance mutuelle des deux hommes était devenue insurmontable ; en juillet 1633, Lamormain signala à l'ambassadeur d'Espagne les dangers qui pourraient résulter de l'attitude de Wallenstein.

On sait qu'après la bataille de Lützen, celui-ci voulait terminer la guerre par des mesures d'ordre politique, parmi lesquelles figurait en premier lieu la réconciliation des princes allemands avec l'empereur qui ne pouvait être réalisée sans la suppression de l'édit de restitution. Ces projets étaient combattus par un parti influent à la cour de Vienne qui voulait continuer la guerre et qui désapprouvait toute concession concernant cet édit. Il était composé des jésuites formant l'entourage du souverain, dirigés par Lamormain, du cardinal Dietrichstein, du comte Charles de Teufenbach (Tiefenbach) qui avait été converti au catholicisme par le jésuite luxembourgeois, et d'autres personnages de marque. Des raisons d'ordre religieux formaient le lien entre les hommes de ce groupe ; ils étaient hostiles à Wallenstein dont la manière d'agir ne pouvait qu'alimenter leur méfiance (99). Des adversaires encore plus décidés du général étaient son cousin Slavata et le prédicateur de la cour Weingartner, auteur de deux mémoires tendant à suggérer au monarque le renvoi de Wallenstein (100). Lui aussi avait assisté à la diète de Ratisbonne ; comme le jésuite luxembourgeois, il s'opposa catégoriquement à toute modération de l'édit de restitution, «son influence n'était guère moindre que celle de Lamormain, mais la postérité a accusé le seul confesseur» (101).

La découverte de la «réversale» de Pilsen fut un événement fatal et décisif pour Wallenstein. Lamormain, qui était considéré depuis longtemps comme un adversaire du général, ne prit aucune part à l'élaboration de l'avis sur l'alternative s'il fallait arrêter le général ou le mettre à mort le cas échéant ; toutefois le souverain lui écrivit le même jour de la signature des patentes de la destitution que l'archevêque de Vienne, qui avait collaboré à la rédaction de ce document, lui communiquerait une affaire importante et que le jésuite luxembourgeois devait exposer immédiatement à l'empereur son opinion. Comme tant d'autres, cette manière d'agir est bien caractéristique ; cette décision fut prise par les conseillers officiels de Ferdinand, mais le confesseur fut consulté après coup si elle était conforme aux préceptes de la morale (102). L'affaire fut communiquée à Lamormain sous le sceau de la conscience et de la confession (*sub sigillo conscientiae et confessionis*) afin qu'il en donnât immédiatement son avis à l'archevêque. En tout cas, Lamormain admit alors que les mesures en-